

du mot esprit, embrasse l'intelligence, en même temps que deux autres fonctions, la volonté et la sensibilité. Cette autre proposition, « l'esprit est uni à un organisme matériel, » est une affirmation réelle, le prédicat ne faisant pas partie du sens du sujet. L'union du corps et de l'esprit ne saurait être comprise dans l'analyse du mot « esprit ». Aristote, il est vrai, faisait entrer dans la signification du mot âme, ψυχή, l'organisation corporelle; pour ce philosophe, par conséquent, « l'âme est unie à un corps, » constituait une proposition verbale ou analytique.

« Le feu brûle » n'est pas une proposition réelle; on ne fait en effet dans cette phrase que répéter, ou analyser le principal attribut du sujet. Notre première notion du feu, et la plus essentielle, est la même que celle qu'exprime l'action de brûler.

9. Dans les espèces naturelles, le prédicat verbal a plus de ressemblance encore, que dans le cas précédent, avec le prédicat réel.

Les espèces naturelles se distinguent en ce qu'elles contiennent non un, deux, trois ou quatre traits de ressemblance, mais un grand nombre, un nombre indéfini, et même inépuisable, de qualités communes, trente, soixante, cent quelquefois. L'oxygène a un grand nombre de qualités; l'ensemble de ces qualités est à proprement parler la signification du mot. L'oxygène est un gaz, il a un poids atomique donné, il se combine avec l'hydrogène, etc.; toutes ces propositions sont rigoureusement des propositions verbales et analytiques. Sont-elles donc pour cela inutiles et insignifiantes? Certainement non, mais elles peuvent par leur forme nous égarer quelquefois, en se donnant pour des propositions réelles.

La forme technique et correcte de ces propositions serait celle-ci : il existe dans la nature un agrégat de qualités qui sont : la matière, la transparence, l'état gazeux, un poids spécifique et un pouvoir de combinaison déterminés, et ainsi de suite; à cet agrégat de propriétés on a appliqué le mot d'oxygène. Lorsque l'auditeur a été mis

au courant de ces diverses qualités, les propositions comme « l'oxygène est un gaz, » « l'oxygène est un agent de combinaison puissant, » « l'oxygène, etc. », ne sont plus que des propositions verbales, identiques ou tautologiques; les prédicats sont superflus, puisqu'ils sont suggérés à l'esprit en même temps que le nom est prononcé.

Il y a cependant des cas, où des propositions analogues ne sont ni identiques ni tautologiques, où elles sont réelles, les prédicats ajoutant quelque chose au sujet tel qu'il est saisi par l'auditeur.

1° Une personne peut être imparfaitement instruite des propriétés d'une classe complexe, quoiqu'elle en sache assez pour la reconnaître. Le vulgaire sait que l'éléphant est un animal énorme, couvert d'une peau épaisse, armé d'une trompe et de défenses en ivoire. Pour des personnes qui possèdent ces connaissances, l'affirmation d'une de ces qualités n'est qu'une proposition verbale ou identique, puisqu'elle se réduit à répéter un des faits qui entrent dans la signification du mot.

Mais un éléphant a en outre un grand nombre de propriétés distinctives; par suite l'indication de l'une d'entre elles serait une proposition réelle. Toute détermination ajoutée à ce qui est déjà impliqué dans le mot constituera une affirmation synthétique.

Cependant cette détermination nouvelle, une fois communiquée, comprise et gravée dans la mémoire, cessera elle-même d'être un prédicat réel; elle deviendra, à partir de ce moment, une proposition verbale ou analytique, puisqu'elle ne fera que répéter ce que le nom suggère ou connote de lui-même pour toute personne dont les connaissances ont été agrandies dans ce sens.

Toutes les propriétés nouvellement découvertes sont des prédicats réels, lorsque pour la première fois elles se présentent à nous; mais, dès qu'elles ont été introduites dans la science, elles deviennent verbales. Lorsque Faraday découvrit que l'oxygène est magnétique, la publication de cette découverte fut une proposition réelle concernant l'oxy-

gène. Mais, une fois admise par les savants, cette vérité devint une proposition verbale, tout comme l'exposition des autres qualités de l'oxygène.

2° On peut avoir besoin d'une *opération inductive* pour garantir le fait que les propriétés d'une classe complexe ou d'une notion sont réellement unies. Ainsi l'esprit est défini par ces trois faits : la sensibilité, la volonté, la pensée ; mais cette définition suppose une induction antérieure, destinée à établir que ces trois propriétés se rencontrent toujours ensemble, — que partout où il y a sensibilité, il y a aussi volonté, et que partout où il y a volonté, il y a aussi pensée. Affirmer que la sensibilité, la volonté et l'intelligence sont associées, c'est énoncer une proposition réelle. La définition de l'esprit suppose tacitement que cette association a été constatée ; par suite, l'esprit sent, l'esprit veut, l'esprit pense, sont autant de propositions verbales. Cependant, puisqu'elles impliquent, lorsqu'elles sont prises ensemble, que les trois facultés distinctes sont unies dans la nature, elles peuvent être considérées comme contenant un prédicat réel.

De la même façon, des affirmations comme les suivantes : « L'affinité chimique est soumise à des proportions définies ; elle produit la chaleur, elle est suivie d'un changement de propriétés, » constituent une série de propositions verbales ou analytiques. Il y a cependant au fond un prédicat réel ; à savoir « que l'union dans des proportions définies de deux corps est accompagnée d'une production de chaleur et d'un changement de propriétés ». Les mots « affinité chimique » expriment ces trois faits ; et lorsqu'on les prend pour le sujet d'une phrase avec l'un de ces trois faits pour prédicat, l'affirmation est purement analytique ou verbale : le sujet signifie déjà ce que la proposition affirme.

Les exemples que nous venons de citer diffèrent essentiellement de ces agrégats qu'on appelle les espèces naturelles, minéraux, végétaux ou animaux. Nous en donnerons les raisons plus tard.

3° La proposition verbale peut être utilement employée

comme un *memento*, soit qu'on veuille exposer un fait connu, soit qu'on veuille le prendre comme principe afin de lui rattacher une conséquence. Ainsi nous dirons que l'oxygène est l'élément de la combustion, avec la seule intention de présenter à l'esprit ou d'indiquer cette propriété spéciale, pour qu'on en puisse tirer quelque inférence. C'est comme si nous disions : — « Puisque parmi les différents pouvoirs et les différentes propriétés, dont l'ensemble s'appelle l'oxygène, s'en trouve une qui est le principe de la combustion, par conséquent, etc. »

10. La proposition verbale est en grande partie identique avec la définition, qui affecte la même forme ; mais elle est au fond la même chose que la classe, la notion ou le concept.

Pour définir, nous employons la forme de la proposition : « un carré est une figure rectiligne de quatre côtés, dont les côtés sont égaux, et dont les angles sont des angles droits ; » « une société est une agglomération d'hommes soumis à un même gouvernement. » La liaison indiquée par ces affirmations existe non pas entre deux choses, mais seulement entre un nom et une chose ; de telle sorte que toutes les définitions sont des propositions verbales, et toutes les propositions verbales qui se rapportent à des mots généraux remplissent le rôle de définitions. Les exemples de propositions verbales déjà donnés peuvent servir d'exemples de définitions totales ou partielles. « L'oxygène est un gaz, » voilà une définition partielle de l'oxygène.

11. La définition est la somme de toutes les qualités que connote le nom. Elle épuise la signification du nom.

La définition de la richesse est l'indication de tout ce qui est contenu dans le sens de ce mot. La définition de l'esprit énumère toutes les qualités requises pour constituer ce que nous appelons l'esprit.

12. Lorsqu'un objet a des qualités nombreuses, comme dans le cas des espèces naturelles, certains procédés peuvent être employés pour arriver à une définition, qui nous dispense d'une énumération complète.

1° Au lieu d'énumérer toutes les propriétés essentielles à l'espèce, nous pouvons ne mentionner que celles qui suffisent pour distinguer cette espèce de toute autre. Ainsi l'or peut être défini un métal jaune, dont le poids spécifique est 19, 34 ; parce qu'il n'y a pas d'autre substance qui possède la même combinaison de qualités. Le mercure est un métal liquide à la température ordinaire. L'éléphant peut être défini par sa trompe seule : caractère qui suffit pour empêcher qu'on le confonde avec aucun autre animal. L'homme peut être défini par le nombre de ses muscles, la structure de ses mains, l'organisation de ses facultés mentales, caractères qui sont tous propres à l'humanité.

Les définitions de ce genre servent à reconnaître, à distinguer. Le poids et la couleur associés suffisent pour découvrir une pièce de monnaie fautive. Dans la chimie, deux ou trois propriétés suffisent de même pour établir l'identité d'une substance quelconque. Il y a des maladies connues par un symptôme unique ; le dépôt de l'urate de sodium ne se produit que dans la goutte.

Si de telles définitions sont suffisantes, c'est qu'il n'y a pas d'autres substances qui possèdent les mêmes caractères. De nouvelles découvertes pourraient tout changer. Ainsi la couleur du platine et son poids spécifique considérable ont cessé d'être des caractères suffisants pour le définir depuis le jour où des métaux analogues, l'osmium et l'iridium, ont été découverts. S'il y avait des quadrupèdes doués des mêmes facultés mentales que l'homme, ces facultés ne suffiraient plus pour établir l'identité d'un être humain.

2° Les définitions incomplètes que nous venons de citer contiennent les caractères essentiels des objets définis : elles expriment les qualités qui passent pour être inhérentes à ces objets. Mais, à côté des caractères essentiels, il y a d'autres qualités qui peuvent encore servir à reconnaître les objets : ce sont les *accidents*. Ainsi c'est une qualité

accidentelle du diamant d'être la substance la plus précieuse de toute la nature. C'est un accident chez l'homme d'être le roi des animaux ; les qualités essentielles de l'humanité resteraient les mêmes, à supposer qu'une créature supérieure apparût sur la terre. Mais, tant que ces accidents restent des signes caractéristiques, ils peuvent être employés pour la définition d'un objet, puisqu'ils suffisent à empêcher qu'on le confonde avec aucun autre objet connu.

Si nous ne connaissons un objet que par ses *accidents distinctifs*, les autres propriétés de cet objet donnent lieu, quand on les exprime, à des propositions réelles. Cependant, à mesure que nous faisons connaissance avec ces qualités additionnelles, nous devons les considérer comme des éléments de la connotation du nom. Lorsque nous avons appris que le diamant, que nous savions déjà être transparent, brillant, dur, précieux, est combustible et composé de carbone, nous devons placer ces nouvelles qualités au même rang que les premières ; à partir de ce moment, elles sont comprises pour nous dans la connotation du mot.

Les cinq prédicaments.

13. Les cinq prédicaments se rattachent à la distinction des propositions verbales et réelles. Ce sont : le genre (*γένος*), l'espèce (*εἶδος*), la différence (*διαφορά*), le propre (*ἴδιον*), l'accident ou le concomitant (*συμβεβηχός*).

Les trois derniers, DIFFÉRENCE, PROPRE, ACCIDENT, sont seuls, à proprement parler, des prédicats, tels qu'il faut les entendre pour la distinction que nous venons d'indiquer. Les deux premiers, le *genre* et l'*espèce*, ne sont pas des prédicats, dans le sens des trois autres.

Le genre, l'espèce, la différence, sont corrélatifs et mutuellement impliqués l'un dans l'autre. Nous avons déjà donné le sens du genre et de l'espèce : reste à indiquer le

sens de la différence. La différence exprime *les caractères que possède chaque espèce, en dehors des caractères du genre*. Si nous admettons que le loup est du genre *canis*, les caractères qui appartiennent au loup, outre les caractères du genre, sont ce qu'on appelle la différence, *differentia*, la différence spécifique. En résumé, le surplus de la connotation de l'espèce, comparée à celle du genre, constitue la différence.

La science étant un genre, et la chimie une espèce, la *différence* de la chimie est ce qui la distingue de toutes les autres sciences, ce qui lui est particulier et propre, en dehors des caractères généraux de la science.

Étant donnés deux de ces trois faits, genre, espèce, différence, nous inférons facilement le troisième. Avec le genre et l'espèce nous pouvons trouver la différence : nous n'avons qu'à retrancher les attributs essentiels du genre des attributs essentiels de l'espèce. Étant données l'espèce et la différence, nous trouverons le genre en retranchant la différence des attributs de l'espèce. Enfin, étant donnés le genre et la différence, nous aurons l'espèce en ajoutant la différence aux caractères du genre. Les beaux-arts étant un genre et la peinture une espèce, la différence est l'emploi de la couleur.

14. Une forme brève et cependant complète de la définition consiste à déterminer à la fois quelque genre plus élevé qui comprenne l'objet à définir, et la différence spécifique. Dans le langage ordinaire, la définition prend souvent cette forme, qui a été regardée à tort par les logiciens comme la seule forme et la forme régulière de la définition.

La physiologie peut être définie la *science (genus) qui traite des corps vivants ou organisés* (différence) La poésie est un *art (genus) qui a pour instrument le langage* (différence).

Le discours ordinaire s'adressant à des personnes qui sont déjà instruites en partie, il suffit d'habitude de définir les objets de cette manière. La personne qui demande une définition de la physiologie a déjà l'idée générique de la

science. Sinon, la définition ne vaut rien ; car, dans ce cas, la science aurait elle-même besoin d'être définie par rapport à un genre plus élevé, « la connaissance », et ainsi de suite.

15. Tous les attributs du genre, et les attributs additionnels de l'espèce (c'est-à-dire la différence) sont considérés comme les attributs *essentiels*. Ils sont tous compris dans le sens ou dans la connotation du mot. Par suite l'affirmation de ces qualités donne lieu à des prédicats verbaux ou *essentiels*.

Les caractères génériques du chien et les caractères spécifiques du loup sont les caractères que connotent les mots de chien et de loup. Parler autrement, ce serait faire une contradiction dans les termes. Mais l'importance de cette remarque ne peut être comprise entièrement que lorsqu'on a étudié les deux autres prédicaments : le propre et l'accident.

16. Le *propre* est un prédicat réel. Il désigne un attribut qui dérive, qui est déduit, ou enfin qui dépend d'un caractère essentiel.

Le sens, la connotation, l'essence ou la définition d'un triangle, est une figure plane et rectiligne de trois côtés. De cette définition dérivent par déduction géométrique un grand nombre de propositions relatives au triangle ; par exemple : « Deux côtés quelconques d'un triangle sont plus grands que le troisième côté ; » — « les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. » Ces propositions se rapportent au prédicat appelé propre ou *proprium*. Elles déterminent des caractères qui ne sont pas essentiels, quoiqu'ils dérivent de caractères essentiels. Elles nous offrent le type d'un grand nombre de propositions réelles, les propositions qu'on obtient par une inférence mathématique.

« L'oxygène favorise la combustion, » voilà un prédicat non essentiel de l'oxygène : c'est un *proprium*. Il peut être clairement déduit de la qualité plus générale que possède l'oxygène de se combiner facilement avec les corps ; il dérive plus immédiatement encore de ce fait que l'oxygène se combine avec le carbone.

Du poids spécifique d'un grand nombre de substances (propriété essentielle), nous pouvons déduire beaucoup de *propria*. En comparant, au point de vue du poids spécifique, le mercure avec le platine et l'or, nous inférons que le platine et l'or s'enfonceront dans le mercure; une comparaison semblable nous montrera que le fer, l'étain, le cuivre, l'argent, etc., flotteront sur la même substance. Ce sont là des propositions déduites, non des propositions essentielles; c'est ce qu'on appelle des *propria*, non plus des qualités génériques, spécifiques, ni des différences.

« Les fluides exercent dans tous les sens la même pression, » voilà encore un *proprium* qui dérive de la définition des fluides.

Nous voyons, par conséquent, que pour maintenir la distinction des qualités essentielles et des qualités propres, il est nécessaire que les caractères essentiels d'un objet soient des caractères ultimes, indépendants et non réducibles à d'autres caractères. S'il est prouvé qu'une qualité dérive d'une autre qualité, elle n'est pas un caractère essentiel, un élément de définition: elle est une inférence ou un *proprium*. La distinction s'efface lorsque nous confondons indistinctement les caractères ultimes et les caractères dérivés; et cela arrive souvent soit dans les sciences elles-mêmes, soit dans les discours ordinaires. L'énumération des attributs de l'oxygène, de l'or, de l'homme, devrait être seulement l'énumération des attributs irréductibles des fonctions ultimes de chacun de ces êtres.

La proposition: « L'homme est raisonnable, » constitue un *proprium*. L'analyse ultime de la nature humaine, à laquelle appartient « la raison », montre que la raison est non pas une opération fondamentale, mais une opération qui dérive des fondements de l'intelligence; par suite, la raison ne doit pas être donnée comme une partie de la définition scientifique de l'homme.

On peut en dire autant de cette phrase: « L'homme marche debout, » inférence facile à déduire de sa structure anatomique. De même: « L'homme est un animal qui

fait la cuisine, » sera une application de ce fait plus général: l'homme est un animal qui emploie des ustensiles; et ce fait lui-même dérive de cet autre fait que l'homme est doué à la fois d'intelligence et d'un pouvoir musculaire.

La proposition: « L'homme est mortel, » est citée par M. Mill comme un exemple d'affirmation réelle, non verbale. S'il en est ainsi, elle constitue un *proprium*. Pour résoudre cette question, nous devons considérer la façon dont on établit les caractères particuliers des êtres organisés par rapport à leur développement, leur croissance et leur déclin. Si le cycle de l'existence, représenté par ces mots, est reconnu comme un attribut ultime et irréductible des êtres vivants, la mortalité devra être considérée comme faisant partie de leur essence, de l'essence des hommes aussi bien que des animaux et des plantes. Par suite, en affirmant cet attribut, on fera une proposition verbale ou essentielle.

17. L'ACCIDENT OU CONCOMITANT, comme prédicat, exprime quelque chose qui n'appartient pas à l'essence ou à la connotation du sujet, et qu'on ne peut pas non plus déduire de l'idée du sujet. « L'or est le plus précieux des métaux; » — « l'or est employé comme monnaie, » voilà des propositions dont le prédicat peut être considéré comme un accident ou un concomitant.

C'est avec les prédicats de ce genre que se forme surtout la proposition réelle, par opposition à la proposition verbale, essentielle, identique (la proposition analytique de Kant). On a alors la proposition synthétique de Kant, proposition où le prédicat est une addition positive au sujet, n'étant en aucune façon ni directement ni indirectement contenu dans le sujet.

Ces affirmations, qui portent sur la concomitance, sont extrêmement abondantes dans la pratique de chaque jour. Nous rencontrons sans cesse autour de nous des choses qui s'accompagnent, bien qu'elles ne soient en rien impliquées l'une dans l'autre. Toutes les affirmations relatives aux corps et qui portent sur leur situation locale, sur leurs proportions, sur leurs usages, sont des affirmations de

concomitance; nous ne pouvons songer à enfermer ces prédicats dans la définition ou dans l'essence des corps. L'essence de l'or, c'est, par exemple, de ne pas être corrosible (à moins pourtant qu'on ne puisse établir que c'est là une qualité dérivée, un *proprium*); mais il n'entre pas dans son essence d'être employé pour la monnaie, pour tel ou tel ornement, encore moins d'être exploité dans les mines de la Californie ou de l'Australie. Il ne peut être question de comprendre ces qualités dans la définition de l'or. Le poids spécifique, au contraire, est une qualité essentielle (au moins d'après les apparences), et à coup sûr la situation de l'or dans les couches les plus vieilles et les plus profondes est une conséquence de la pesanteur; par suite, elle est un *proprium* de l'or.

L'action des facultés donne lieu à des propositions nombreuses de concomitance. Socrate s'assied, se promène, cause, voilà des prédicats réels. De même tous les changements, toutes les habitudes, toutes les positions diverses des êtres, produisent des propositions réelles: — il est en bonne santé; la montagne est couverte de neige; la moisson est mûre.

Dans les propositions les plus élevées de la science, comme nous le verrons plus tard, il n'y a qu'un petit nombre de propositions de concomitance.

18. Il faut distinguer les accidents *séparables* et les accidents *inséparables*. Les accidents inséparables ne diffèrent guère des qualités essentielles.

Le concomitant séparable est ce que nous entendons communément par accident, comme par exemple: « L'or se trouve en Californie. » Nous voyons clairement que ce fait dépend de phénomènes géologiques qui concernent d'autres matières que l'or; phénomènes qui auraient pu être tout autres sans que l'or subit aucune altération dans ses qualités essentielles. Que des oies étaient soigneusement entretenues dans le Capitole à Rome, c'est là un accident, un concomitant tout à fait distinct de l'idée des oies.

L'exemple classique de cette distinction, dans les vieilles logiques, était l'opposition de ces deux phrases: « Virgile réside à Rome, » accident séparable: « Virgile est né à Mantoue, » accident inséparable: distinction qui est suffisamment fondée, mais qui pratiquement n'a aucune utilité.

Le concomitant inséparable, c'est par exemple la couleur des animaux dont la couleur n'a jamais varié, comme la blancheur des cygnes et la couleur noire des corbeaux. Si nous demandions pourquoi un attribut qui accompagne toujours l'espèce, et qui n'est pas considéré comme un *proprium*, n'est pas introduit dans l'essence, l'on nous répondrait vraisemblablement que la couleur des animaux est une qualité variable, instable; elle change souvent lorsque toutes les autres qualités semblent rester les mêmes; par suite, on la laisse ordinairement de côté lorsqu'il s'agit de déterminer les caractères de l'espèce. Les exemples cités justifient cette habitude. Ni la couleur blanche des cygnes, ni la couleur noire des corbeaux, n'est universelle dans ces espèces.

Ces remarques sur les cinq prédicats contribuent à mettre plus nettement en relief la distinction des propositions verbales et des propositions réelles.